

Certains voyages commencent bien avant le jour du départ.
Parfois longtemps avant.

Il y a quinze ans je vivais tranquille, serein, auprès de mes proches, dans un monde familier. Voilà tout à coup qu'Andrea me bouscule, me retourne les poches, change les serrures des portes. Tout est bouleversé.

Il aura suffi de quelques mots: «Votre fils est probablement autiste.»

Ma première réaction a été l'incrédulité: c'est impossible, ce doit être une erreur de diagnostic. Puis je me suis rappelé certains détails, des petites choses qui m'avaient paru insignifiantes. Je m'étais trompé.

Alors éclate un orage, deux ouragans, sept typhons.

Dès lors on est dans la tourmente.

Après le diagnostic je suis entré dans un bar et j'ai demandé un verre d'eau, plate.

– Vous désirez autre chose?

La serveuse a dû remarquer ma stupeur.

– Vous avez une idée de ce qu'est l'autisme?

– Non.

– Moi non plus.

J'ai contemplé mon verre, je l'ai bu lentement comme si l'eau pouvait laver mes pensées, drainer le problème jusqu'à mes reins et l'expulser loin de moi. Mais ça ne marche pas comme ça.

– Et comment ça marche ? ai-je demandé à Barnard.

Au village, tout le monde, y compris moi, appelait le médecin de famille « Barnard¹ » à cause de sa hantise des maladies du cœur, des coronaires et d'autres pathologies dont je ne me souciais pas à l'époque. Quand on va bien, le corps tout entier va bien et le cœur avec.

– La vie tient sous une courbe en cloche : au centre, les troubles ordinaires, et sur les côtés des extravagances de toutes sortes, voilà comment ça marche. Au milieu, la vie se dilue, et sur les côtés elle est trop dense.

– Je ne comprends pas.

– La vie n'est pas parfaite, mais elle a sa propre force.

Il avait raison. La biologie a sa propre force et fait grandir les enfants, même ceux qui souffrent d'autisme.

Certains estiment que vivre avec un enfant autiste revient à se soumettre à une forme de tyrannie. À l'idée de ce qu'il adviendrait du monde s'il tombait sous le contrôle d'Andrea, j'ai envie de rire.

Pour commencer, les semaines auraient une couleur. La semaine du rouge, libre cours au commerce des carottes, des oranges et des tomates, subventions réservées à leurs producteurs et blocage total de la circulation des camions transportant brocolis, choux et petits pois. Mais dès qu'arrive la semaine du vert, les magasins se remplissent des légumes précédemment interdits, les cageots d'oranges sont réexpédiés en Sicile et les carottes réintroduites, une à une, dans la terre. À l'endroit exact d'où elles avaient été retirées, bien sûr, impossible de replanter des carottes françaises dans un champ à Ferrare.

1. Christian Neethling Barnard, médecin sud-africain, a réalisé la première transplantation cardiaque en 1967.

Il n'y aurait pas de semaine du violet, tant pis pour les amateurs de prunes et d'aubergines.

Il n'existerait pas de moitié plein ni de moitié vide, ce qui résoudreait l'éternel dilemme : bouteilles et contenants devraient être soit pleins, soit vides, et les stylos, tous avec la pointe sortie ou tous avec la pointe rentrée, sinon les uns s'abîment et pas les autres. Voilà un risque qui serait évité.

Il conviendrait de ne pas porter de tricots ni de gilets à fermeture éclair en négligeant de remonter celle-ci tout à fait. Fermetures soit baissées, soit remontées, s'il vous plaît. Inutile d'ergoter sans fin pour savoir s'il fait froid ou s'il fait chaud. Un minimum d'esprit de décision ne nuit pas.

Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'on peut manger une pizza en la divisant en portions, en partant d'un point quelconque, mettons, et en les détachant à son gré : d'abord on mange le blanc de la mozzarella, puis le vert du basilic, et à la fin, seulement à la fin, la pâte avec le rouge de la sauce tomate.

Trois cent soixante-cinq jours par an, ce serait la journée du chocolat. Une obligation pas si désagréable.

Qu'aucun propriétaire de thermostat, ou d'appareil en tenant lieu, n'espère d'indulgence. Éteint ou ouvert au maximum : les demi-saisons sont ruineuses.

Les clochers seraient équipés d'un distributeur de bulles de savon, tous les vendredis, bulles à la volée pour annoncer la fin de la semaine, ainsi que les lundis, pour en fêter le début ; feux d'artifice le jour de l'an, aux solstices et aux équinoxes, et chaque fois que les finances le permettent.

Une tyrannie aux idées claires.

Un tyran fragile, qui a tant besoin de liberté. C'est pourquoi nous le laissons aller seul à l'école. Ce sont ses vingt minutes d'oxygène, dix à l'aller et dix au retour. Vous n'avez pas peur ? nous demande-t-on. Si, bien sûr. Tous les jours.

Mais Andrea affiche un de ces sourires, quand il met son sac sur l'épaule, puis quand il rentre à la maison, que ça vaut toutes les inquiétudes. Parce que être libre, ce n'est pas seulement respirer et sentir son cœur battre, ça ne suffit pas.

Certes, la liberté n'est jamais donnée et il nous a fallu signer des décharges, un garçon autiste qui va tout seul à l'école, c'est un vrai problème : pour les enseignants, pour les agents de police, pour la communauté, pour tous les automobilistes européens et les touristes lituaniens de passage.

C'était un soir, à la fin mai, je n'arrivais pas à dormir. Je me rappelais un hurlement d'Andrea, quelques jours auparavant, après l'un de ses fréquents accès de confusion : il errait dans la maison, terriblement inquiet. Je lui avais demandé ce qui lui arrivait, avec insistance, et lui, étrangement, m'avait saisi par les épaules. Me fixant dans les yeux comme il ne l'avait jamais fait, il avait ouvert grand la bouche et poussé un cri qui semblait venir de très loin. J'ai eu l'impression qu'il disait, je crois l'avoir entendu : je n'y arrive pas, je n'y arrive pas...

Et cela a réveillé des images du passé : un accident, la moto qui vole, et puis le hurlement d'Andrea à terre, quelque part devant moi, les gens qui accourent et m'empêchent de le voir, la jambe droite toute tordue, la morphine, c'est un garçon autiste, les deux ambulances, laissez-nous ensemble, puis deux lits d'hôpital, l'un à côté de l'autre. On s'en est tirés, mais ce cri d'Andrea ressurgit parfois dans mes nuits. Peut-être n'était-ce pas la douleur, peut-être était-ce son monde étrange qui avait trouvé sa voix. Quelque chose hurlait à la liberté et sortait en raclant les poumons et la gorge.

Je me suis levé, j'ai allumé le téléviseur, puis je l'ai éteint. J'ai trifouillé le curseur de la radio. J'ai ouvert le placard où je range les cartes routières et les guides de voyage. J'ai

déplié sur le tapis une vieille carte du monde, et j'ai fait le vide dans ma tête en redessinant les frontières, Croatie, Slovaquie, Macédoine, Moldavie...

Le matin suivant, Andrea s'est réveillé très tôt. Il déambulait en pyjama, suivant le périmètre de la table, effleurant le divan, vérifiant la fenêtre du salon. J'ai cherché mes pantoufles en vain, avant de comprendre qu'elles avaient dû être parfaitement alignées sous la chaise du bureau. Pieds nus, j'ai foulé un fragment de papier, puis un autre, jusqu'à ce que je découvre sur la table ce qui restait de ma vieille carte : un tas de confettis. De minuscules parcelles du monde, bonnes pour le recyclage.

Andy, Andy, ai-je murmuré. Pas une once de colère. Rien du tout.

Lui, il avait son regard un peu mélancolique. Allez, le monde change si vite, et puis j'aurais dû y penser, les journaux et les revues finissent souvent déchiquetés, Andrea travaille avec une précision admirable, comme pour laisser des miettes de paroles à d'invisibles rouges-gorges qui voltigent chez nous.

Dans un mois, l'année scolaire se termine, c'est le début des vacances. Mes amis enverront leurs enfants en colonie, leur offriront une bonne semaine au vert, à la montagne, ils les confieront à leurs grands-parents, les emmèneront camper, les laisseront jouer au ballon dans un coin de jardin. Ils ont raison, les enfants ont besoin de se vider la tête et de jouer.

Je vais écoper des soucis habituels : qui reste avec Andrea, et où ? Comment l'occupe-t-on ? Qu'est-ce qui peut bien lui convenir ? Un système de tours compliqué, incessant, on fait des acrobaties pour tenir jusqu'au mois de septembre.

On se fatigue, c'est humain.

Chaque fois qu'on affronte des difficultés, chaque fois qu'on retrouve nos manches pour les résoudre, on achète un ticket, un petit ticket qui nous emmène à la station suivante.

Non, pas cette année. S'il faut se donner du mal, autant que ce soit pour une authentique aventure.

Nous sommes toujours en voyage, même quand nous attendons qu'Andrea rentre de l'école, ou que nous le poursuivons parmi la foule.

Le moment est venu de prendre le large. Maintenant, il va falloir qu'on se perde.

L'idée d'un grand voyage a commencé à me travailler, sans bruit. Sans que rien transparaisse. Comme un virus. Je ne ressentais pas le besoin d'un programme précis. Pour Andrea, tous les jours, chaque heure est un imprévu : ce sera le cas pour moi aussi, et advienne que pourra.

Un matin je suis parti à la rencontre d'Andrea sur le chemin de l'école. Je l'ai vu arriver, de son pas rapide, et je lui ai demandé s'il aimerait passer des vacances spéciales. Il s'est laissé distraire par du linge étendu dans la cour d'une maison. Il est parti en courant et s'est mis à tirer sur les draps, à déplacer les pinces et à redresser les chaussettes.

– On part très loin d'ici ? lui ai-je demandé.

Il m'a regardé à la dérobée, avec un sourire.

– Andrea, on va en Amérique ?

– Amérique belle.

Là, devant ce linge, tiré au cordeau comme seul Andrea sait le faire, je me suis dit : lui et moi nous allons traverser toutes les Amériques possibles et imaginables, deux ou trois, celles que nous rencontrerons. On vadrouillera tout l'été, comme des explorateurs.

Stations-service, rubans d'asphalte, repas sur le pouce, gens sympathiques, gens qui s'enfuient, gens qui nous

saluent au passage. Allez, un mois, deux mois. On ne s'arrêtera pas à moins d'être fatigués – on se fatiguera forcément de quelque chose –, à moins de se sentir comblés, dans un lieu idéal pour quelqu'un comme Andrea, avec son père à la traîne. En espérant qu'on ne nous dise pas: halte là! Qu'est-ce que vous venez faire ici? Mettre le souk? Et quel souk nous allons mettre, rien qu'avec les morceaux de papier qu'Andrea sème partout, les ventres qu'il aime toucher et les baisers qu'il distribue généreusement: c'est bon, nous ferons attention, nous nous modérerons, nous n'ennuierons personne, Amérique, sois un peu tolérante!

Tu supportes Andrea avec autisme: voilà ce qu'il m'a écrit. Je voulais savoir comment il prenait cette histoire de voyage et on s'est installés, avec sa mère, devant l'ordinateur. Seul avec moi, il n'écrit pas, il lui faut la présence de sa mère.

Cette question m'a scié.

Je te supporterai Andrea, bien sûr, qu'est-ce que tu t'imagines? Ne t'inquiète pas, lui ai-je dit, et puis toi aussi tu vas devoir me supporter.

Je lui ai demandé ce qu'il préférait: un voyage tranquille, ou un voyage plein de fêtes? Tranquille et fêtes, a-t-il écrit. Les deux. Géant, Andrea. Notre voyage sera géant. Extravagant, vital, impétueux. Un peu thérapeutique.

Je regardais stupéfait, comme toujours, Andrea taper sur le clavier, sa façon de porter son poing à son cœur avant chaque lettre. Poing sur le cœur, lettre, lettre, lettre, poing sur le cœur, mot.

Le monde tout entier traverse Andrea comme une roche qui roule, une avalanche. Andrea n'a pas de défense, il n'a aucune barrière, il absorbe tout comme une éponge et il suffit de le regarder pour comprendre qu'il a un rapport

différent, bien à lui, avec la réalité. Oralement, il s'exprime de manière morcelée, il prononce des mots brusques : maison, sortir, le vert. Ses réponses, mécaniques, reprennent une partie de la question.

Ce qu'il laisse filtrer est concentré : un alchimiste distillant peu de mots, mais des mots qui résonnent. Il faut seulement apprendre à les entendre.

Avec l'ordinateur, il parvient à écrire des phrases. Il a appris à le faire après des années d'exercice, grâce au soutien d'un accompagnant.

Ce système a laissé perplexe bon nombre de mes proches, et longtemps, je n'ai pas cru moi-même à ce que je lisais. Je me disais que les phrases qui apparaissaient sur l'écran étaient l'œuvre de la personne qui le guidait. Mais peu à peu, à ma grande surprise, Andrea a acquis son autonomie. Il écrit maintenant sur l'ordinateur sans que personne lui tienne la main, exprimant ce qu'il pense de sujets aussi divers que l'autisme, la vie ou l'amour. Je conserve toutes ses pages, des plus extravagantes et improbables aux plus touchantes. Ce sont des lettres envoyées de sa planète.

J'ai décidé, rapidement, de la date de notre départ : le 6 juillet. Le point zéro, l'origine. J'aurais aimé décoller le 4, pour la fête de l'Indépendance, mais ça n'a pas été possible. Nous partirons donc une fois l'indépendance conquise, ce qui est peut-être plus sûr.

Un voyage ? Oh non ! ont immédiatement réagi les enseignants et les autres parents : les enfants autistes ne sont à l'aise que dans les situations prévisibles, ils aiment la routine, les habitudes, et ne tolèrent pas le changement... Et toutes les objections d'usage : à quoi d'autre pouvais-je m'attendre ?

C'était compréhensible, normal. C'était moi, peut-être, qui déraisonnais. Je suis donc allé consulter les médecins qui suivent Andrea, et ils ne m'ont guère encouragé.

– Il vaudrait mieux qu'il reste ici chez lui.

– Ici... Vous pouvez passer des vacances reposantes, la région ne manque pas d'endroits tranquilles.

Par exemple ? Je pose la question puis je me rappelle qu'il ne faut jamais attendre beaucoup de précisions de la part du corps médical.

– Jesolo.

– La plage est bondée...

– Trouvez-vous un village de montagne.

– Du genre ?

– Les Dolomites...

Je les ai regardés, tous ces docteurs. Avec respect, bien sûr. Mais je ne peux pas oublier qu'Andrea porte gravées sur sa peau les marques de toutes sortes de cures. Que de voyages, dans l'espoir de le soigner, nous lui avons fait faire en long, en large et en travers. Des kilomètres parcourus de chez nous à Milan, à Gênes, à la Suisse, à Modène, Bologne et Sienne, jusqu'aux Pouilles : de quoi faire le tour de la planète. Andrea connaît déjà la moitié du monde grâce à ses thérapies : méthodes allemandes, américaines ou françaises. Médecine traditionnelle, cures expérimentales, spirituelles. Nous avons toujours eu confiance et nous avons accepté les suggestions, les aides, les conseils. En allant de l'avant. Sans préjugés. Maintenant nous allons tenter un autre style de cure. Je sens que ça va fonctionner. Pendant trois mois, nous serons libres, comme l'air.

Les amis les plus proches ont compris d'emblée qu'il n'était pas question de vacances, mais bien de liberté.

– Mais qu'est-ce que tu pars faire ?

– Je pars à la recherche de la chenille bleue.

Ils savaient qu'Andrea avait perdu sa peluche préférée, une chenille bleue, à l'époque exacte où le diagnostic avait été posé. Moi aussi j'admire le corps élastique des chenilles, leurs couleurs, leur détermination acharnée, leurs acrobaties sur tiges ou au bord des feuilles, suspendues au-dessus du vide, parfois sous terre.

– Vous la retrouverez, la chenille bleue ?

– On va essayer.

Je les ai vus lever les yeux au ciel, tous ensemble. Et de trépigner, de poser des questions sur tout et n'importe quoi.

Tout en les écoutant, j'ai imaginé les grandes lignes de notre périple. Traverser l'Amérique d'une côte à l'autre, en moto, et puis descendre, ou remonter, on verra bien.

Pour le retour, rien ne me venait à l'esprit, comme si Andrea avait eu le pouvoir de me garder sur la route à jamais.

J'avais quand même la frousse, et pas qu'un peu.

Un soir, après une journée pluvieuse, au cours de laquelle Andrea s'était beaucoup agité, j'étais allongé sur mon lit. J'ai pensé qu'il était temps d'entrer dans l'esprit du voyage, assez de bavardages. J'ai pris Andrea à part et je lui ai dit : nous devons nous entraîner un peu, pour le voyage.

– Le voyage, papa.

– Tu es prêt ?

– Oui.

– Tu ne me feras pas enrager ?

– Tranquille, toujours.

Nous avons commencé à faire de longs trajets en moto, je lui disais : cramponne-toi ! Comme si tu étais en Amérique, là-bas il faut bien s'accrocher parce qu'il y a des ouragans, et des tornades aussi, et il me serrait jusqu'à m'étouffer, avec cette force qu'il a. Nous avons parcouru des kilomètres,

Andrea agrippé à moi, concentré sur chacun de nos mouvements, comme toujours pas un détail de la route ne lui échappait. De quel côté on va, Andy? Par là jusqu'au bout, papa. Plus sûr et précis que trois GPS. Monter, descendre, faire halte aux stations-service, prendre de l'essence, manger quelque chose, puisqu'à présent, les stations-service imitent l'Amérique et qu'on peut y passer la matinée ou même venir y prendre l'apéritif. Nous sommes allés vers la montagne, surtout mets bien ton casque – je devrai m'en assurer car il ne l'attache jamais. Parfois, à peine descendu de la moto, Andrea filait sans m'attendre, je n'avais pas encore ôté mon casque qu'il avait disparu. Attention, Andy, ne jamais quitter papa des yeux.

– Attention à qui?

– À papa.

Je lui montrais les voitures de police, les gyrophares, nous avons imité les sirènes, nous avons tiré avec nos doigts sur des coyotes imaginaires, en franchissant des cols. Certains cols alpins grouillent de coyotes. Ce fut notre exercice anti-incendie, notre méthode pour former une équipe, restreinte mais soudée. Se comprendre au vol, s'efforcer d'avoir une coordination acceptable. Et puis, le soir venu, bombance d'images et de films sur l'Amérique, parce que je voulais qu'il mémorise les décors, les détails, pour qu'il ne débarque pas sur la lune sans savoir quel genre de pierres il allait rencontrer.

– Qui est John Wayne?

– John Wayne beau.

– Non, pas beau! C'est un cow-boy.

Il rigolait.

Tout va bien, me disais-je.

Maintenant Andy, je vais te montrer le parcours qu'on va suivre : Miami, on tourne à gauche vers Key West, traversée de

la Floride, puis de l'Alabama, du Mississippi, de la Louisiane, et enfin, arrivée à Lo... à Lo...

– L'hôpital.

– Non, pas l'hôpital, andouille, Los Angeles! Et après?
Qu'est-ce qu'on fait à Los Angeles si on est fatigués?

– Fatigués, papa.

– On sera fatigués?

– Oui.

De la côte Est à la côte Ouest, un classique. C'est rassurant, les classiques, forcément. Je ne réserverai que la moto, et une chambre d'hôtel à Miami.

Nous nous sommes retrouvés tous ensemble pour les adieux: sa mère, notre fils cadet, Andrea et moi. Pour préparer cette séparation.

Il y avait aussi Filippo, notre chien. Il fallait qu'il soit des nôtres: Andrea, le jour de son arrivée chez nous, lui avait chaleureusement souhaité la bienvenue en le jetant par la fenêtre. Filippo avait deux mois, et pas la moindre intention d'apprendre à voler.

J'ai regardé Andrea et tapé une phrase sur l'ordinateur:
CIAO, ALORS ON PART BIENTÔT?

Et lui, bizarrement impulsif, a répondu: On s'amuse, merci papa.

MA SEULE GRANDE PEUR, TU SAIS: SI ON EST SÉPARÉS ET QU'ON NE SE RETROUVE PLUS. QU'EST-CE QUE TU EN PENSES?

Je reste près de papa

ET SI TU TE PERDS, SI TU NE ME VOIS PLUS, QU'EST-CE QUE TU FAIS?

Je meurs

MAIS NON, PAS TOUT DE SUITE. AVANT DE MOURIR, TU FERAI QUOI?

Je regarde partout
ET SI TU NE ME VOIS PAS PENDANT LONGTEMPS,
APRÈS...

J'appelle papa

MAIS SI ON S'EST PERDUS, ET MOI JE N'ARRIVE
PAS, C'EST LA NUIT... QUE FAIS-TU?

Je dors assis au bar et j'attends

BIEN. TU SAIS CE QUE TU DOIS FAIRE AUSSI? DÈS
QUE TU VOIS UN POLICIER, TU TE COLLES À LUI ET
TU NE LE LÂCHES PLUS. COMPRIS?

Oui d'accord

ET QU'EST-CE QUE TU LUI DIS?

Mon papa échappé

TU DOIS DIRE: LOST, EN ANGLAIS ÇA VEUT DIRE
QUE TU T'ES PERDU. ET S'ILS PARLENT ESPAGNOL TU
DOIS DIRE: PERDIDO... OK?

Perdido

TU ES PRÊT POUR TOUTES LES AVENTURES? DORMIR
N'IMPORTE OÙ, MANGER CE QU'ON TROUVE ET T'ADAPTER
À TOUT?

Andrea prêt

TU VEUX ME DEMANDER OU ME DIRE QUELQUE CHOSE
AVANT DE PARTIR?

Si papa content

SUPER CONTENT, J'AI HÂTE. MOI NON PLUS JE N'AI
JAMAIS FAIT UN VOYAGE COMME ÇA.

Deux voyageurs intrépides

OUI! TU AS PEUR DE QUELQUE CHOSE?

Non

Je lui ai demandé de saluer son frère.

Tranquille sans frère

Et aussi sa mère.

Au revoir maman chérie des bisous

Nous étions tous émus. Comme l'équipage d'une mission lunaire. Nous nous sentions un peu comme des astronautes. Nous étions-nous assez entraînés? Je me demandais si la gravité en Amérique était la même qu'ici, et si nous nous sentirions plus légers ou bien plus lourds.

Peu avant le départ, pris d'une frénésie subite, j'ai couru jusqu'au secrétaire et j'ai fouillé les tiroirs pour y trouver une copie des écrits d'Andrea. Avec des ciseaux j'en ai découpé les plus beaux passages, et tous ceux qui m'ont frappé, les plus forts. J'ai décidé de les emporter, avec les notes de nos amis, nous conseillant les endroits à ne pas manquer.

Un voyage de papier, sur des bouts de papier.

La dernière soirée, je l'ai passée seul, à récapituler du mieux possible. Deux sacs à dos devraient suffire, avec la housse pour les combinaisons de moto: j'ai calculé le nombre minimum de caleçons en tenant compte du pourcentage de blanchisseries au kilomètre carré, au pire nous nous contenterons de la rude étoffe du jean, personne n'est jamais mort de ce genre de misère.

Puisqu'il n'y a pas de formule indiquant le nombre optimal de chaussettes, je l'ai divisé par deux, même s'il est vrai que les chaussettes sales contribuent à la solitude de l'humanité. Si ça se trouve, à un moment crucial de notre périple, on se demandera quelle route prendre, quelqu'un s'approchera, s'évanouira à cause du remugle et nous rate-rons le meilleur.

J'ai aussi dû diviser par deux le nombre de jeans prévus par sa mère, car si les femmes ont un merveilleux sens pratique et ne laissent rien au hasard, elles conçoivent néanmoins les bagages à la manière de Mary Poppins et vous y fourrent six paires de jeans plutôt qu'un GPS. Des T-shirts, nous n'en aurons jamais trop et oui, j'ai pris la

baguette magique d'Andrea. Qu'est-ce que tu vas faire avec la baguette magique ? lui ai-je demandé, baguette magique, baguette magique... Il m'a convaincu, un peu de magie avec pas mal d'attention, ça peut servir. OK, les blousons, des tongs, je saute du coq à l'âne, comme un fou. L'important est que tout le nécessaire y soit : savon, brosses à dents, appareil photo, téléphone et ordinateur portable, passeport, carte de crédit et un peu de liquide. Stop, c'est plein à craquer. Ce qui manque, nous l'achèterons en route.

J'ai songé, en sombrant dans le sommeil, au sens de ce voyage. Aux yeux des autres, ça pouvait passer pour un coup d'esbroufe, une charge inutile et glorieuse. C'était peut-être le cas.

Mais si au bout du compte c'était Andrea qui m'emmenait avec lui ? Allez savoir ce qui agit, dans la dynamique de certains départs, entre le cerveau et les tripes. Allez savoir...